

Anne Percin

comment

(bien) gérer

sa love story



rouergue

Extrait de la publication

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Après le succès de *Comment (bien) rater ses vacances* (plus de 10 000 exemplaires), Anne Percin nous offre la suite des aventures cocasses de son héros Maxime... Cette fois-ci, il a tous les atouts en main pour réussir son année de terminale : une vraie petite copine, Natacha, rencontrée durant l'été, un Smartphone offert par ses parents, une guitare Fender et un local de répétition dans la cave de sa grand-mère. Mais gérer sa love story quand on veut aussi devenir une rock star, c'est pas facile... Toujours aussi impertinent et terriblement drôle. On attend le troisième volume !

Anne Percin

Née en 1970 à Épinal, Anne Percin vit actuellement en Saône-et-Loire et partage sa vie entre l'enseignement et l'écriture.

Du même auteur pour la jeunesse :

Point de côté - 2006, Éditions Thierry Magnier.

Servais des Collines - 2007, Oskar.

Né sur X - 2008, Éditions Thierry Magnier.

L'Âge d'ange - 2008, L'École des loisirs.

N'importe où hors de ce monde - 2009, Oskar.

À quoi servent les clowns ? - 2010, roman d'Ado, Rouergue.

Comment (bien) rater ses vacances - 2010, roman d'Ado, Rouergue.

Comme des trains dans la nuit - 2011, nouvelles d'Ado, Rouergue.

Dans la collection la brune au Rouergue :

Bonheur fantôme - 2009, roman.

Le premier été - 2011, roman.

© Éditions du Rouergue, 2011

978-2-8126-0366-2

www.lerouergue.com

doado

Anne Percin

Comment (bien) gérer sa love story

rouerque



Extrait de la publication

1 . Acoustique des locaux à poubelles et mise en réseau

D'après le scientifique Frank Fenner, l'espèce humaine va s'éteindre dans cent ans. C'est un truc que j'aime à me répéter quand les choses tournent mal. Par exemple, quand je me fais arrêter à la douane, au moment de prendre l'Eurostar, par deux douaniers anglais et un flic de la police de l'air et des frontières (PAF pour les intimes), qui m'évacuent sous les yeux ébahis de la fille avec qui je partais en vacances.

Bref, le genre de chose qui n'arrive pas deux fois dans une vie. Il semble même raisonnable de penser qu'il y a des gens à qui ça n'arrivera jamais. Quant à moi... Sans aller jusqu'à dire que c'est mon lot quotidien, disons que je me suis fait une spécialité de ces situations. À dix-huit ans, j'ai déjà un beau palmarès derrière moi. Sans me vanter, il me semble que j'incarne une sorte de compromis idéal entre Donald Duck et Gaston Lagaffe. C'est bien simple, s'il existait un bac Catastrophe, je l'aurais avec mention très bien, ce qui m'éviterait de galérer sur mon bac ES. (Remarquez, comme l'a affirmé un récent président de

la République*, le bac économie est une « blague ». J'ai peut-être des chances de l'avoir...)

Enfin bref. Je papote, je papote, et je sens que vous brûlez de me demander comment j'en suis arrivé là. Si j'essaie de faire un peu d'archéologie dans mes déboires récents, je dirais que tout est parti d'une guitare.

O.K. Là, vous êtes déjà en train de vous faire un film. Genre *teen movie* avec rock star boutonneuse qui a moins de poils au menton que de cordes à sa guitare, et qui se la pète avec ses potes en se tapant des pintes et en pelotant des poules. Ne dites pas le contraire : une lueur glauque est passée dans vos yeux vitreux, et vous avez esquissé un sourire condescendant – malgré la feuille de salade coincée entre vos incisives, qui vous donne cet air un peu bovin qui vous va si bien.

Pourtant, si vous me connaissiez, vous sauriez que pour moi, la guitare, c'est un sport solitaire. Si j'en joue (assez mal, de surcroît), ça n'est certainement pas pour épater les filles, auprès desquelles j'ai toujours eu un succès relativement limité. À côté de la mienne, la vie sexuelle d'un panda paraît trépidante. (Vous savez, ces gros nounours qui préfèrent bouffer du bambou plutôt que de perpétuer leur espèce, et qu'on est obligé de forcer à copuler, un revolver sur la tempe.)

* Nicolas Sarkozy, déclaration du 27 janvier 2009 à Châteauroux.

En plus, « plaire aux autres » n'a jamais été une préoccupation majeure pour moi. Mais ça, je pense que vous l'aviez deviné...

Lorsque je me suis remis à la guitare, en août dernier, c'était surtout pour me défouler. J'en avais bien besoin, remarquez. Comme certains d'entre vous le savent peut-être, j'étais coincé en banlieue parisienne alors que mes parents étaient portés disparus en Corse, ma grand-mère venait de faire un infarctus avec trauma crânien et je m'étais fait arrêter par les flics. En plus, y'avait rien de bien à la télé.

J'avais donc ressorti la Fender de mon père, sur laquelle j'ai appris à jouer quand j'étais en sixième. Ça me faisait du bien, en ces temps troublés, d'improviser pendant des heures, seul dans la maison du Kremlin-Bicêtre, en attendant que Mamie revienne de l'hosto et que mes parents refassent surface*.

Le truc, c'est que je n'ai pas réussi à m'arrêter de jouer, lorsque tout est rentré dans l'ordre.

Dans un premier temps, j'ai donc ramené chez mes parents, à Ivry-sur-Seine, la Fender Telecaster. Histoire de m'approprier l'instrument, j'ai changé les cordes, et mon père m'a trouvé un ampli d'occasion de la même marque, pour remplacer celui qui traînait chez Mamie. Après l'été que j'avais passé au

* Si ça vous dit quelque chose, vous avez lu le récit de mes précédentes aventures, *Comment (bien) rater ses vacances* (collection doado, Rouergue). Ou bien, vous êtes médium.

chevet de sa maman cardiaque, mon père semblait en effet m'avoir accordé l'option *crédit illimité* sur sa carte bancaire. À la fin du mois d'août, j'ai même reçu en cadeau le smartphone de mes rêves, tout beau, tout noir, tout plat, où je déversais des mégabits de musique, et avec lequel j'appelais ma copine (toute neuve aussi), toutes les cinq minutes.

Car, oui, à l'aube de cette ère nouvelle, non seulement j'avais une guitare, un smartphone, mais en plus, j'avais une copine ! Après ce que je viens de vous dire sur ma libido d'huître, ça vous la coupe. Je comprends... Mais on en parlera plus tard, si vous voulez bien, parce que pour l'instant, j'essaie de démêler les fils : c'est déjà assez compliqué comme ça, alors si vous m'interrompez toutes les deux minutes, on n'est pas rendus.

Donc, au début était la guitare.

J'aimerais pouvoir vous dire que j'ai composé mes premiers morceaux dans un garage. Ça le ferait grave *légende du rock*. Ou alors, dans le parking souterrain d'un HLM. Et que tous les mecs de la *téci* venaient écouter mes solos délirants de dix minutes que je terminais à genoux dans le cambouis, sous un tonnerre d'applaudissements, tandis que des minettes en délire se pâmaient en tendant leurs ongles vernis vers mes cuisses moulées dans le cuir noir. Mais bon, je suis un garçon honnête, moi. Gentiment allumé, peut-être, mais honnête. Je ne vais donc pas vous mentir.

La vérité, c'est que, dans ma cité, il n'y a pas de garages. Ni de parkings souterrains. Sous mon immeuble, le seul endroit qu'on puisse réellement qualifier d'*underground*, c'est le local à poubelles.

Bon.

J'ai testé. Je ne conseille pas. D'abord, l'acoustique est très mauvaise. La résonance, amplifiée par le puits du vide-ordures, est déplorable. Le son se propage dans toute la colonne sanitaire. Sur le plan de l'expérimentation physique, ça peut être intéressant, je ne dis pas. Seulement, je n'étais pas venu là pour faire des expériences, juste pour être peinarde. Inspiré par les lieux, j'avais tenté une reprise du morceau d'AC/DC, *Rock'n roll ain't noise pollution*. Mais avant que je termine mon semblant d'intro, des bruits inquiétants au-dessus de ma tête m'ont informé que la cage d'escalier était pleine de monde.

Des fans, déjà ?

Histoire de compenser l'acoustique caverneuse du local, j'ai commencé à bidouiller l'égalisateur de bande pour accentuer les aigus. Tester un ampli dans des conditions aussi sévères, c'était sport. D'autant que le minuteur du local à poubelles s'éteignait toutes les deux minutes... Tandis que j'entendais piétiner au-dessus de ma tête, dans le hall d'entrée de l'immeuble, j'ai avancé une main pour modifier le ton sur l'ampli. Mais, dans le noir absolu, je me suis trompé de bouton et j'ai poussé le volume à fond...

Quand j'ai rallumé la lumière et gratté en même temps mon premier *mi* bémol, l'ampoule du local a explosé. Je me suis trouvé aveugle et sourd, sans comprendre ce qui m'arrivait. Je n'ai eu que le temps de tout débrancher et de quitter les lieux par le couloir qui donne sur l'extérieur. La horde des voisins en furie pénétrait dans le sous-sol quand j'en sortais.

Mon père n'a pas tardé à être mis au courant de mes exploits.

– Bon sang, Maxime, t'es pas vrai ! On se demande franchement ce qui te passe par la tête : jouer de la guitare dans le local du vide-ordures, il n'y a que toi pour faire ça.

J'ai souri fièrement, avant de me rendre compte que ce n'était pas forcément un compliment.

– Écoute, tu ne peux pas continuer à jouer de la guitare ici : dans l'appart, ça fait trop de bruit et au sous-sol, c'est trop dangereux. On va se mettre les proprios à dos, si tu continues.

– On aura déjà bien de la chance si Max ne fout pas le feu à l'immeuble ! a ajouté ma mère qui passait par là.

– Ils n'ont pas un local pour ça, dans ton lycée ? Un foyer étudiant ?

– Dis donc, papa, tu regardes trop la télé. On est à Ivry-sur-Seine, pas dans une *high school* américaine.

– Mais, je ne sais pas, moi... de mon temps, on avait des lieux pour faire de la musique, des clubs, des trucs comme ça.

– De ton temps, papa, c'était les années 80. C'est fini, l'âge d'or. Maintenant, on est quarante par classe, on a un détecteur de métaux à l'entrée et le plan Vigipirate. Bienvenue dans le monde moderne.

Papa a soupiré, nostalgique de l'époque bénie où il pouvait entrer dans la cour du lycée avec sa mob, la clope au bec et le sac US en bandoulière couvert de badges proclamant des valeurs morales à l'étendue encyclopédique, allant de *No Future* à *Touche pas à mon pote*. Mitterrand venait d'abolir la peine de mort, on découvrait les radios libres, les Clash allaient se dissoudre, le mur de Berlin allait tomber : on était à l'aube d'une ère nouvelle.

– Le problème, Max, a-t-il repris en contemplant mélancoliquement la dalle, six étages en dessous, où trois mecs à capuche se trémoussaient au son de leurs téléphones portables, le problème c'est que vous, les jeunes, vous n'avez plus de lieux pour vous réunir. Si vous ne voulez pas rester seuls, vous passez votre vie sur le *web* ou bien, vous traînez dehors.

– J'avoue. *No life* ou zonard, il n'y a pas d'autre choix : tel est notre destin, ai-je fait avec ironie.

– C'est pour ça, a-t-il continué, imperturbable, que la musique d'aujourd'hui, c'est le rap, la fusion, le slam, le dub... C'est la conséquence du nomadisme. C'est une musique *outdoor*, en fait. Tu vois, au fond, c'est de la musique de pauvres.

– P’pa, fais gaffe, quand même. Tu dis ça à un rappeur, t’es mort.

– Non, mais c’est pas méchant, ce que je dis. Le rock, ça se prépare, ça se répète, il faut des instruments compliqués, lourds...

– En fait, ce que tu veux dire, c’est que le rock, c’est une musique de bourgeois ?

– Ouais, peut-être. En tout cas, c’est un truc d’intérieur.

(J’ai peut-être omis de vous préciser que mon père est un théoricien de la musique méconnu qui travaille dans la mécanique, pour donner le change. Trente-cinq heures par semaine, il range des boulons, vend des filtres à air et change des bougies dans un garage, et le reste du temps, il médite sur l’avenir du rock.)

– La jeunesse moderne, elle est obligée d’être inventive, parce qu’elle a rien. On lui laisse plus rien. Tout a déjà été inventé, alors elle recycle.

– Qu’est-ce que tu veux, on est des écocitoyens.

– M’en parle pas. Le rock est mort quand Bob Geldof a eu l’idée de faire des concerts de charité.

Vu que je commençais à décrocher un peu, j’ai abandonné mon père à sa contemplation nostalgique de la cité d’Ivry un samedi soir, et je suis retourné dans ma cellule de méditation.

Il faut dire qu’en ce début septembre, j’avais quand même pas mal de choses à penser. Certes, c’était le début de mon année de terminale, mais si vous voulez

mon avis, le grave enjeu du bac, c'est carrément risible au regard de ce qui me préoccupait.

Comment vous mettre ça en mots proprement ?

J'avoue que je sèche.

Allez, on va faire un jeu de rôle. Voilà : imaginez que vous avez une petite amie. Ou un petit ami, suivant votre sexe ou vos goûts personnels – enfin bref, imaginez qui vous voudrez : moi, je suis *open*... * Ça y est, vous avez fait votre choix ? Bon.

Imaginez que ce (tte) petit(e) ami(e) est plus âgé(e) que vous. Et qu'il (elle) n'a pas les mêmes goûts que vous. Et que vous passez votre temps à vous engueuler par tous les moyens modernes disponibles : téléphone, messagerie en ligne, e-mails. Et que, malgré ça, dès que vous ne le(la) voyez plus pendant cinq minutes, vous avez l'impression d'être immergé(e) dans un fleuve gris, enduit(e) de goudron, avec une enclume d'une tonne attachée à vos pieds.

Vous avez l'idée générale ?

Bon, alors maintenant imaginez que vous ne sortez pas officiellement avec cette « personne » – on va prendre un terme générique : les parenthèses, ça me saoule – que depuis quelques semaines, et que, compte tenu de ce délai très court, d'une certaine hésitation de sa part et d'une grande timidité de la vôtre, vous n'en êtes toujours qu'au stade bisounoursien des préliminaires, où l'on se gazouille à l'oreille des choses

* *Open Office*, surtout (Ouarf ! La blague de *geek* !)

tendres assorties de quelques baisers à *blanc* (ceux où on la met pas).

Ça y est, vous y êtes ?

Avouez qu'il y a de quoi s'interroger, tout de même. Qu'on soit un garçon ou une fille, on peut légitimement se sentir taraudé par une certaine impatience mêlée d'inquiétude. Si vous voyez où je veux en venir...

Déjà, dans cette *love story*, il faut dire que je suis parti avec quelques handicaps. D'abord, on s'est rencontrés sur SpaceBook[®], ce qui n'est pas forcément la garantie d'une relation équilibrée, réaliste et lucide. Ensuite, au moment de la rencontrer, j'avais dix-sept ans et elle, presque vingt. Autrement dit, tandis qu'elle s'émancipe à la fac, je végète au lycée. Le seul truc qu'on ait vraiment en commun, c'est notre sale caractère. Elle est passionnée, survoltée, susceptible, colérique, et elle a toujours raison. Moi, pareil.

Vous allez me dire : ça rapproche. Euh... Si vous réfléchissez bien, pas tellement.

Pour couronner le tout, il se trouve que j'ai des centres d'intérêt bien précis qu'elle ne partage pas. Notamment, et dans l'ordre :

- 1-La musique des années 70 et 80 (punk et funk en particulier)
- 2-L'économie politique
- 3-Les nouvelles technologies
- 4-Les romans policiers anglais

Mes projets d'avenir, c'est soit « star du rock underground à Londres », soit « député de la gauche radicale », soit « testeur de gadgets pour Steve Jobs ». Ça limite un peu. À côté de ça, les passions de ma copine (appelons-la Natacha, puisque c'est son prénom) sont, dans l'ordre :

1-La psychologie (elle pousse le vice jusqu'à l'étudier)

2-Sortir avec ses amis *trop-cool-qui-fument-des-ouinjes*

3-Sauver la planète grâce à l'écologie militante altermondialiste

4-La world music ethno-engagée

À ses heures perdues, elle fait du bénévolat humanitaire et a des projets d'avenir sérieux : exercer en Afrique, adopter cinq enfants et sauver les lévriers de course espagnols de leur triste sort (si elle le pouvait, elle adopterait sûrement des taureaux de corrida). Il ne manquerait plus qu'elle soit bouddhiste et végétarienne – mais je pense qu'elle y viendra un jour. Ce n'est qu'une question de temps...

Bref, vous voyez le genre... Et vous connaissez le mien. Autant essayer de mettre en réseau un Mac et un PC.

Il paraît que les contraires s'attirent. Je veux bien, mais là, c'est du vice. En plus, un autre adage prétend aussi que *Qui se ressemble s'assemble*. Or, une fille qui me ressemble, non seulement c'est possible, mais j'en ai une sous la main, depuis pas mal d'années. Elle s'appelle Alexandra. C'est ma meilleure amie.

Alex, comme projet d'avenir, elle a : assister à une autopsie, expérimenter toutes les drogues et danser nue sur un char à la Gay Pride. L'un dans l'autre, je trouve ça plus *challenge* que d'avoir un chien et cinq enfants, fussent-ils de couleurs différentes. Mais c'est le genre de choses que je ne dis pas à Natacha, pour ne pas qu'elle se fasse de fausses idées. J'ai souvent essayé de lui expliquer qu'Alex était une sorte de sœur jumelle, un clone élevé au biberon du film *gore* et au lait de l'ultravio- lence. Qu'on nourrissait la même passion pour le punk, et qu'elle et moi réunis, c'était tout sauf romantique. Mais Natacha est restée sceptique.

Comme je n'allais pas tarder à le découvrir, et vous aussi par la même occasion, c'est une jalouse.

Attention ! Ne nous enflammons pas. Jalouse, ça ne veut pas dire qu'elle est folle de moi. La jalousie, ça ne prouve rien. C'est un état d'esprit. Il y a des gens qui le sont, d'autres non. Natacha, elle l'est. Quoi que je dise, quoi que je fasse et même s'il n'y a vraiment pas de quoi.

Et franchement, il n'y a pas de quoi.

D'ailleurs, selon Kévin, mon meilleur ami *ex aequo*, expert en relations sentimentales (et accessoirement, fervent pratiquant de vélocross, ce qui n'a rien à voir, certes, mais c'était pour vous situer le personnage) – selon Kévin, donc, – vous êtes pénibles, à m'interrompre tout le temps – Natacha n'a pas de souci à se faire étant donné qu'Alex n'est pas intéressée par les mecs.

Le hic, c'est que pour l'instant, il n'y a que lui qui en soit persuadé. On n'a aucun indice tangible. Si elle s'intéresse à la Gay Pride, à mon avis, c'est surtout par provocation. Après tout, elle est peut-être juste sympathisante. Moi, j'ai pas besoin d'être noir pour être antiraciste, par exemple. Bon O.K., elle colle des autocollants « arc-en-ciel » sur ses cahiers. N'empêche... Techniquement, ça ne prouve rien. Et je me vois mal lui demander, entre deux rots de Coca et une pizza froide qu'on partage à même la moquette dans sa chambre, devant l'écran de l'ordi où l'on visionne le dernier *Scream* en *streaming* : « Dis donc, ma grosse, tu serais pas un peu *goudou*, des fois ? »

J'ai beau être *open*, je trouverais ça un peu déplacé. Si ça se trouve, elle n'attend qu'une occasion de me l'avouer, et il ne s'agit que de lui tendre la perche. Mais je n'y arrive pas. Selon Natacha, c'est parce qu'en fait, au fin fond de mon subconscient de moi-même, je n'ai pas envie de connaître la réponse et je préfère continuer à croire qu'Alex est secrètement amoureuse de moi ! Pfff... N'importe quoi !

Toujours est-il qu'en ce début septembre, deux questions majeures venaient me tarauder.

La première était : « Suis-je vraiment un musicien dans l'âme et, si oui, comment faire pour accomplir mon destin dans la joie et la bonne humeur sans foutre le feu à un HLM ? » et la suivante était : « Quand est-ce qu'on va passer la seconde, avec Natacha ? »

Or, sur ces deux questions, mon pote Kévin avait un avis.

C'est un peu tout ce qu'il a, Kévin. Des avis.

– Tu vois, moi, je trouve que tu te prends trop la tête avec ta *pineco*. Si elle te laisse psychoter dans ton coin sans espoir de tremper le biscuit, je dis que c'est une allumette, et pis c'est tout.

Nous étions, le jour de cette mémorable réplique, tous les deux sur le terrain de skate-roller-cross de Villejuif, où Sa Kévinerie* s'entraîne régulièrement à enchaîner figures acrobatiques et séjours aux Urgences.

Tandis que des dégénérés à pantalons baggy prenaient des risques inconsidérés sur des engins à roulettes, je contemplais leur ballet, les écouteurs de mon smartphone enfoncés dans les oreilles. J'avais cependant baissé le son pour entendre les conseils de mon « coach en développement personnel », ce qui m'a permis de relever une de ses désopilantes erreurs de langage.

– Une *allumette*, t'es sûr, Kévouille ? Ce serait pas plutôt une allumeuse ?

– Joue pas avec les mots. Ce qu'y a de sûr, c'est que j'en voudrais pas, moi, de ta Pikachu.

(Pour Kévin, qui ne l'avait encore jamais rencontrée à cette époque, Natacha n'existait qu'au stade embryonnaire de relation sur SpaceBook®, où elle avait choisi une fois pour toutes un Pokémon célèbre pour avatar.)

* Nom de guerre de Kévin sur SpaceBook®.

– Encore heureux. Je me demande bien ce qu'elle ferait avec un mec comme toi...

– La même chose qu'avec un mec comme toi : rien.

Parfois, Kévin est d'une lucidité qui confine à la cruauté.

Sans rien ajouter, j'ai repris les commandes de mon smartphone, augmenté le volume et cherché une chanson qui conviendrait davantage à mon état d'esprit que le vrombissement mécanique des roues de skateboards sur les pistes en acier galvanisé. Sa Kévinerie a remonté son jean qui tombe sur son absence de hanches, laissant voir la bande élastiquée de son slip à la naissance des fesses. Il a fait le geste machinal de rentrer son T-shirt dans le pantalon, un tic compulsif qu'il fait même à la piscine. Et puis il a enfourché son vélo d'acrobate et est reparti à l'assaut d'un escalier.

J'ai fini par tomber sur *Can't stand losing you*.

J'adore le Police des débuts : d'abord pour la batterie de Stewart Copeland, claire et mate, nerveuse, qui a l'air de cavalier en avance sur tout le monde, ensuite pour la voix unique du chanteur, une voix citronnée qui fait grincer des dents comme un bonbon acide. Bref : le Sting intéressant, avant qu'il n'entre en croisade contre la déforestation en Amazonie (avant qu'il ne devienne un mec respectable selon les critères de Natacha, quoi). Je me suis mis à l'écart pour ne pas risquer de rentrer en collision avec les *riders*. Un peu plus loin, un plot en béton séparait la piste de skate d'un

parking. Au-delà, on ne voyait rien que des immeubles et du ciel gris.

On aurait pu se croire à Newcastle.

J'ai remis la chanson au tout début, et monté le son encore un peu plus. Je n'entendais plus que la batterie de Copeland, la guitare de Padovani (un guitariste français, corse et punk de surcroît : à mon avis, la contribution la plus importante au groupe, hélas remplacé très rapidement par ce tâcheron d'Andy Summers) et la basse de Sting. J'ai fermé les yeux.

I've called you so many times today

And I guess it's all true what your girlfriends say

That you don't ever want to see me again

...

Elle est marrante, cette chanson. Elle est marrante, parce qu'elle dit des choses désespérées sur un ton super léger. En fait, c'est l'histoire d'un mec qui s'est fait larguer et qui menace son ex de se suicider. Au troisième *I can't stand losing you*, je me suis aperçu que je chantais tout haut. Quelle importance, puisque je leur tournais le dos et que je n'avais face à moi que des HLM...

I see you've sent my letters back

And my LP records and they're all scratched

J'adore ce passage parce qu'il met sur le même plan le fait que sa nana lui renvoie ses lettres d'amour, et le fait qu'elle lui a rayé ses disques. Je me verrais bien dire ça un jour à Natacha, parce que pour moi, mes disques c'est sacré. (Évidemment, elle ne risque pas de me les emprunter, vu qu'elle déteste ce que j'écoute...) La fin

est excellente aussi. En gros, il dit : « Tu seras triste quand je serai mort et ce sera tout de ta faute », d'un ton qui évoque un gamin de six ans qui fait un caca nerveux.

Un ton que j'ai pris, d'ailleurs, pour brailler la fin de la chanson à la face du Vaste Monde, gris et gras, étalé devant mes yeux comme du beurre de cacahuète sur un donut.

Après un énième *Can't stand losing youuuuuuu* digne d'un loup en mode Pleine Lune, je me suis arrêté. J'ai baissé un peu le son de mon smartphone et je me suis retourné pour voir où en était Kévin, et s'il était déjà temps d'appeler le SAMU. À ma grande stupéfaction, il était assis sur son vélo, les pieds à terre, les bras croisés, en train de me regarder. Plus étonnant encore : ses petits camarades avaient cessé de voltiger dans les hauteurs et de glisser sur les rampes, et me regardaient aussi, leurs planches à roulettes sous le bras.

Ahem.

– Heu... Ça va, Max ? a lancé Kévin du haut de son deux-roues pour nain tout-terrain.

– Ben oui, pourquoi ça n'irait pas ? C'est bon, j'ai juste chanté, remets-toi ! Vous n'avez jamais vu quelqu'un chanter, ou quoi ?

– Heu... non, ont-ils avoué en riant. Personne qu'on connaît, en tout cas !

– Et alors, ça y est, ai-je fait de mon air le plus sarcastique, vous avez vu la Vierge en string !

Ils ont rigolé bêtement.

– Ouais, on a vu la Vierge en string et elle est même pas épilée !

Bande de nazes à roulettes. J'ai quitté la piste de skate, suivi de près par Kévin qui pédalait derrière moi.

– Ben quoi, fais pas la gueule, Maximizer. C'était pas si moche.

– Je sais. De toute façon, t'as des corn-flakes dans les oreilles. Même si c'était moche, tu t'en rendrais pas compte.

– C'est pas faux.

– J'ai pas fait ça pour qu'on m'écoute, non plus.

– J'ose pas imaginer ce que ça aurait donné, sinon. Parce que là, tout le monde t'a entendu. Y'a même des fenêtres qui se sont ouvertes.

– Tu déconnes ?

– Même pas. T'as la voix qui porte. Sans abuser, on pourrait même dire que tu gueules. Complètement garage rock !

– Tu vois que t'y connais rien ! ai-je trépigné, plein d'une exaspération à peine contenue. The Police, c'est pas du garage rock. C'est du rock-jazz post-punk.

– Pour Police, c'est possible. Mais toi, t'as trop *une voix de garage*.

J'ai souri jusqu'aux oreilles, ce qui est la dernière étape avant le rire franc et massif.

– Quoi ? Qu'est-ce que j'ai encore dit ? a couiné Kévin.